

LE SAHARA ESPAGNOL

(RIO DE ORO)



Le Rio de Oro est, comme on le sait, une colonie espagnole qui s'étend, au sud du Maroc, entre l'Oued Dra et la baie du Lévrier. Dans l'intérieur, vers l'est, elle est limitée par le méridien 11° ouest de Paris jusqu'à sa rencontre avec le parallèle $27^{\circ}40'$ de latitude nord. Au sud, par deux angles rentrants qui contournent, le premier, la région de Zemmour, le second, la région d'Idjil, elle atteint le parallèle $21^{\circ}20'$ de latitude Nord, qui conduit à la presqu'île du cap Blanc. Elle tire son nom de « Rivière d'Or » de la baie allongée qui se coule du sud au nord entre le continent africain et la presqu'île où s'élève Villa Cisneros, bourgade de quelques centaines d'habitants qui sert de capitale à la colonie. Cette baie allongée présente quelque peu, en effet, par le flux et le reflux, l'apparence d'un cours d'eau ; quant à l'or, il est représenté simplement par la rutilance du soleil africain sur le miroir liquide.

Le nom de Rio de Oro, primitivement et encore usité en Espagne, tend à céder la place à celui de « Sahara espagnol », préconisé par les géographes de la péninsule.

La colonie telle que l'ont délimitée les traités franco-espagnols de 1900, 1904 et 1912, comprend 283.650 kilomètres carrés. Elle est sise tout entière sous l'équateur thermique, dans cette zone torride du territoire saharien, qui

fait dire au poète d'Oman : « Mon Dieu ! puisque vous avez créé cette fournaise, qu'aviez-vous besoin de créer l'Enfer ? » Elle paraît soumise en pleine souveraineté aux Espagnols, encore que certains affectent de considérer les 25.650 kilomètres carrés qui bordent la rive gauche du Dra, comme relevant du Protectorat marocain, au même titre que l'enclave d'Ifni, sise un peu au nord de l'embouchure.

Le Sahara espagnol présente pour notre politique africaine d'une part, et au point de vue économique par ses richesses ichthyologiques, d'autre part, un très grand intérêt. C'est à ce double point de vue qu'il sera étudié ici. Un chapitre d'ordre général, nécessaire à l'intelligence des deux autres, les précédera (1).

I. — NOTES GÉOGRAPHIQUES.

Cette côte atlantique qui s'étend de l'embouchure du Dra à la baie du Lévrier est basse et sablonneuse, entrecoupée de rares portions rocheuses escarpées, et surtout déchiquetées. Au large, elle est baignée par un courant marin, détaché du Gulf Stream et qui court sans arrêt du nord au sud. Les dunes sahariennes viennent la plupart du temps se baigner sans transition dans les flots, et la barre sévit tout le long du littoral, le rendant la plupart du temps inabordable. *Mare soevum, littus importuosum*, dirait Salluste. Malgré cette rareté d'accidents géographiques, il existe une toponymie de la côte ; elle est même double, suivant qu'elle est envisagée de la mer par les pêcheurs des Canaries voisines, ou de la terre par les Sahariens.

L'Oued Dra se jette dans l'océan par le 11° degré

(1) Nous avons utilisé, en maints endroits, un *Essai sur le Sahara espagnol*, de M. ENRIQUE D'ALMONTE, membre du Comité directeur de la Société de Géographie royale d'Espagne. Cet Essai a paru dans le *Bulletin LVI*, année 1914, de cette Société savante. Nous lui adressons ici nos meilleurs remerciements.

(11°2'30") de longitude. La côte, rocheuse sur la rive droite, est sablonneuse à gauche. Cette large et plate vallée débouche dans la mer par un étroit canal de 60 mètres, que ferme naturellement la barre et que marquent deux mamelons tronconiques de 90 mètres de hauteur. L'accès de l'Oued n'est possible qu'aux barques calant moins d'un mètre et le long de la rive gauche. C'est avec l'Oued Dra que finit la zone marocaine et que commence le territoire espagnol. Les tribus mi-chleuh, mi-arabisées des districts d'Oued Noun, ne font pas la différence de régime politique et nomadisent tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, suivant leurs traditions et leurs droits de parcours.

De l'embouchure du Dra au cap Juby, sis à 90 milles au sud-ouest, il n'y a que peu d'accidents intéressants à relever : d'abord la pointe Blasco de Garay à laquelle s'accote une chaîne elliptique de récifs qui affleurent à marée basse et forment avec le rivage une zone tranquille où les goélettes canariennes viennent effectuer leurs opérations commerciales. Ce mouillage, assez fréquenté, est appelé *Aouina* (Provisions) par les Maures et « *Meano* » (Dune) par les Canariens. Ensuite, l'embouchure de l'Oued Chabika, dit par les marins « *Rio de Boca Grande* ». Ce mouillage est fort peu sûr, et, en tout cas, absolument impossible pendant la mauvaise saison. Toute cette côte est dominée par la silhouette du Djebel Tesegdelt, bordure maritime des plateaux de l'intérieur. A 30 milles du Chabika un promontoire rocheux, la Pointe du Museu, des Canariens (Ras Ajfennir) met fin à la côte rocheuse, pour céder la place à la plage sablonneuse de dunes rouges (Ghord Al-Ahmar ou *Meano Colorado*).

La rade de Puerto Cansado (Arjila des Maures) s'ouvre par 12°11'30" de longitude. La rencontre du courant côtier et de haute mer donne naissance à une barre, extrêmement dure, qui rend presque impossible l'accès de cette baie tranquille et relativement profonde. M. d'Almonte re-

marque que ce mouillage pourrait être aménagé par la construction de deux jetées, solides et longues, mais que ces travaux coûteux ne sauraient être entrepris ici, tant pour la pauvreté de l'hinterland qu'à cause de sa situation en pays de protectorat.

Le cap Juby n'est qu'une pointe basse de sable, sur laquelle s'élèvent des dunes quelque peu broussailleuses, qu'on prend facilement de loin pour une île.

Avec le « Cabo Yubi » finit la partie du littoral la plus dangereuse de la côte nord-ouest d'Afrique. La ligne de brisants est à peu près ininterrompue, et dure sans arrêt pendant toute la mauvaise saison et pendant la majeure partie des beaux jours. Aussi les pêcheurs canariens la désertent-ils de plus en plus pour se reporter vers le sud. Les courants y déposent continuellement des vestiges de naufrage, des bois de toute sorte, etc., que les habitants de l'Oued Noun viennent chercher sur leurs chameaux et qu'ils utilisent pour la construction et l'ameublement de leurs maisons ou comme combustible.

Attenant au cap Juby même, est le mouillage très fréquenté de Tarfaya (les Canariens disent : Matas de San Bartolomé), protégé de la barre par une ligne de récifs qui courent à 600 mètres de la côte. C'est sur ces rochers mêmes que le commerçant anglais, Donald Mackensie, édifia vers 1880, une case-redoute, pour les besoins du commerce saharien qu'il rêvait de créer. L'heure de la pénétration sud-marocaine n'avait pas sonné : Mackensie dut vendre son établissement au Sultan Moulay Hassan et vider les lieux. Cette construction fut longtemps occupée par quelques guerriers Beni Izerguïin (Tekna d'Oued Noun, qui, sous couleur d'assurer la police du commerce, prélevaient des cadeaux sur les barques comme sur les caravanes.

Ils disposaient de trois canots, à l'aide desquels ils assu-

raient les communications avec la côte et chargeaient et déchargeaient les navires de passage. Ils avaient arboré le pavillon espagnol, et affectaient de relever du Gouvernement du Rio de Oro à qui ils rendaient compte de ce qui se passait dans la région, et qui leur faisait tenir des subsides. Quant à la boutique d'échanges, édiflée par l'Anglais sur la terre ferme, elle était tombée en ruines au milieu de sa vaste enceinte, et les deux mâts qui la flanquent ne dominaient guère que des décombres. De temps à autre, les indigènes de ces parages profitent du passage d'une goélette ou d'une balancelle arrivant des Canaries, pour s'y embarquer, emportant avec eux quelques-unes des marchandises énumérées plus loin, et dont l'écoulement est toujours facile dans l'archipel canarien. Ils reviennent chez eux à la première occasion, rapportant les produits ordinaires d'importation.

Un capitaine espagnol, M. Novo, s'était employé avec persévérance pendant plusieurs années à développer ces relations commerciales entre Tarfaya et les Canaries, mais son œuvre resta en suspens en 1913 par son rappel en Europe.

Elle fut reprise pendant la guerre par la réoccupation officielle de Tarfaya qui, à cause de sa proximité du Sud marocain, des tribus nomades, et surtout du groupement religieux des Ahel Ma-l-Aïnin, est devenu, comme on le verra plus loin, le centre de l'action politique et diplomatique des Espagnols dans le Sahara et l'Extrême-Sud marocain.

Le 1^{er} janvier 1920, le paquebot interallié, *Burgermeister*, doublait de très près le cap Juby. Les Espagnols, installés cette fois dans la « casa de contratacion », s'empresèrent de hisser sur la petite redoute un immense pavillon national, cependant que, de tous côtés, les Maures surpris de cette visite insolite, s'amassaient sur le rivage. Cependant, notre paquebot envoyant courtoisement à la côte le

salut des couleurs françaises, continuait sa marche altière, et les passagers méditaient sur les vicissitudes humaines, qui amenaient cet ex-bateau boche, devenu français, sur les lieux des principales intrigues sud-marocaines et mauritaniennes des Hispano-Allemands.

Tarfaya est moins encore que Puerto Cansado digne d'être aménagé. La pauvreté du pays et l'éloignement des pistes, fait remarquer M. d'Almonte, ne justifieraient nullement les importantes dépenses nécessaires à la construction d'un port qui, au surplus, sis en pays protégé — et non annexé — servirait aux importations étrangères, beaucoup plus qu'au commerce espagnol.

Du cap Juby à la pointe Stafford (Mata de la Horca) s'étend un manteau d'arbustes, dont les Maures font un charbon apprécié qu'ils portent à Tarfaya aux goélettes de Las Palmas et de Santa Cruz de Ténériffe. Cette région en a pris le nom de Négrita.

Cette végétation s'étend d'ailleurs jusqu'à la Séguia Al-Hamra, ce qui a valu au pays le nom canarien de Matillos (Broussailles). Les indigènes disent Amgrou.

La Séguia Al-Hamra est bien connue depuis une vingtaine d'années. C'est dans son cours moyen que Ma-l-Aïnin avait édifié sa casba de Smara, centre politique religieux et guerrier de son influence dans l'Ouest saharien. Cette casba a été détruite en février 1914 dans un raid hardi par le colonel Mouret, commissaire général en Mauritanie, et depuis lors, si elle a été réoccupée par les hommes bleus, elle n'a plus repris son importance première.

La Séguia marque la limite extrême des territoires marocains pour ceux qui n'acceptent pas l'Oued Dra. Au delà, vers le Sud, c'est le Sahara, politiquement indépendant, qui commence à courir. Les Espagnols ont fait leur cette démarcation et considèrent les territoires sis au nord comme simplement protégés, et ceux sis au sud comme annexés.

La vallée de la Seguia débouche dans l'Océan par deux bras distincts de 5 kilomètres et séparés par des dunes épaisses. Le bras supérieur est dit Barlovento (du vent) ou del Meano (de la dune). Une très ancienne factorerie portugaise, dont on voit encore les vestiges et les silos, était installée en ce mouillage relativement facile, appelé Al-Msit. Le bras inférieur est Sotavento (sous le vent).

Le mouillage d'Al-Msit, sis en territoire espagnol, est appelé à un certain avenir. Les géographes et coloniaux de la péninsule décrivent avec complaisance l'abondance du cheptel des contrées avoisinantes, la richesse de leurs gisements de nitrate de soude, l'existence d'eau potable et de plantureux pâturages; ils observent qu'un régime douanier convenable et une politique habile pourraient attirer à ce point tout le commerce de la région et même celui d'une partie de l'Extrême-Sud marocain. Il faudrait alors y installer une case-redoute de commerce (qui provisoirement pourrait servir de douane) des magasins, un bazar, des parcs à bestiaux, des abreuvoirs, un fondouk avec boutiques et logements pour gens et bêtes, un embarcadère, un petit phare et une mosquée pourvue d'un minaret élevé. Phares et minaret serviraient d'amers aux bateaux pour prendre leur mouillage.

La famille des Beïrouk, et notamment le Cheikh Khalil ould Habib ould Beïrouk, poussent fort les autorités espagnoles à cette installation, dont ils espèrent eux-mêmes grand profit. Ledit Khalil donnait, en 1913, à M. d'Almonte, la liste des principaux articles d'importation et d'exportation, objets possibles de transaction à Al-Msit, à savoir dans le premier cas : guinées, percales et cretonnes de différentes espèces : tissus blancs damassés, indiennes de couleur avec dessins, mousselines blanches et à rayures, draps de couleur, flanelle, sucres en pain, thé vert, riz, semoule, maïs, orge, blé, galettes et biscuits, piments, cannelle, clous de girofle et autres condiments ; bougies de

stéarine, à l'exclusion de la paraffine qui fond et se tord à la chaleur, fer et acier en barres, couteaux, rasoirs, ciseaux, miroirs, grandes théières émaillées, petites cuillers, verres à thé, tasses, plateaux ; henné, essences et parfums divers, bimbeloterie ; et pour l'exportation : laine blanche et noire, fine et grossière, peaux de bovins, laineuses et de caprins, peaux de gazelle, d'antilope, de léopard, de lynx ; bêtes vivantes (chameaux, moutons, chèvres en grande quantité, et aussi des bovins, des chevaux, des ânes), plumes d'autruche ; ivoire, huile d'olive et d'argan ; minerai et poudre d'or, nitrate de soude, charbon végétal.

Au sud, nous entrons dans la région des caps Bojador : deux faux caps Bojador se détachent de la côte mi-rocheuse, mi-sablonneuse, avant que le marin ne double le vrai cap, le ras Bechidour des Maures, pointe basse et rocheuse, qui s'appuie sur les éternelles dunes sahariennes. Les principales de ces arêtes de sable portent des noms dans la toponymie canarienne.

Immédiatement au sud, s'ouvre une petite baie, dite Rincon de El Parchel. Avec ses fonds de 16 mètres et le calme dont elle jouit pendant le printemps, elle est quelquefois fréquentée par les Canariens. C'est ce qui incita, vers 1912, la Compagnie Transatlantique à y envoyer sa goélette, *Rio de Oro*, pour recueillir la laine qu'une caravane de plusieurs centaines de chameaux y avait apportée. Pendant plusieurs jours, la goélette fit des efforts désespérés pour communiquer avec la côte, mais sans autre résultat que de perdre un canot, dont l'équipage fut sauvé à grand'peine. Vaincue par la barre, la goélette dut rallier à vide son port d'attache, tandis que la caravane, ne pouvant subsister sur cette côte inhospitalière, sans pâturages et sans eau, se dispersait dans l'intérieur.

Plus au sud, le mouillage du Morro del Ancla a vu aussi divers essais commerciaux qui prirent fin, en 1898, par une

tentative de pillage du navire espagnol par les Maures, secondés par un courtier syrien du nom d'Espiridion.

La côte court dès lors sablonneuse et sans accidents notables autres que le mamelon de Reña Grande, le promontoire Garnet, la fourche des Siete Cabos et la pointe Elbow. Chacun de ces promontoires abrite des mouillages fréquentés par les goélettes canariennes, par temps calme.

C'est près du cap Garnet que débarqua seul et en pleine aventure le courageux explorateur Camille Douls, en 1887. Les Oulad Delim qui le recueillirent lui firent subir tout d'abord toutes sortes de mauvais traitements. Sauvé, grâce à des influences maraboutiques, il put accompagner les campements nomades jusque dans l'Iguidi, puis revenir à la côte, qu'il longea du cap Bojador au cap Juby, pour s'enfoncer à nouveau dans l'intérieur jusqu'à Tindouf. Par l'Oued Noun, il revint à Merrakech.

Avec la pointe Elbow, on arrive à la « péninsule saharienne » (Dakhla Sahriya) sur laquelle est édifiée Villa Cisneros, capitale politique du Rio de Oro. C'est une presqu'île de près de 40 kilomètres de long, dirigée S.-S.-O. parallèlement à la côte et d'un à 2 kilomètres de large. Cette presqu'île allongée et sablonneuse devient par forte marée une île. Le pédoncule est, en effet, une vaste et basse plage que recouvrent les eaux des hautes mers. Un piton rocheux la domine. Les hydrographes le nomment « Mont de la Déception », et les Canariens, en leur langage imaginé « guiro », en quelque sorte « la mandoline ». La Dakhla Sahriya se termine par une pointe rocheuse, la Punta Durnford, le Tarf Regueïba des Maures, que borde une ceinture de blocs détachés de la falaise et roulés dans les flots. Mais les dunes montent à l'assaut de ces derniers vestiges rocheux. Entre la presqu'île et la côte s'étend la « Rivière d'or » proprement dite qui, aux heures de marée, peut passer, en effet, pour un cours d'eau, car le flot y roule à la vitesse horaire de 2 milles à 2 milles et demi.

Elle varie de 6 à 10 kilomètres de large et de 10 à 25 mètres de profondeur suivant les bancs de sable ; de forts brisants en rendent l'accès partiellement difficile. Les goélettes et courriers ne peuvent y pénétrer qu'en longeant la pointe Durnford par un étroit chenal, qui n'a que 3 mètres de profondeur. Au fond de la baie, s'élève l'îlot de Herne (Djezira Metrouk). C'est un rocher de 25 mètres de hauteur, entouré de bas-fonds marécageux et couvert d'algues. Villa Cisneros, la capitale, bourgade de pêcheurs et de commerçants, siège du Commandement, est située sur la rive intérieure de la presqu'île, à 7 kilomètres de la pointe Durnford. Le mouillage y est sûr et commode. Les courriers y jettent l'ancre par des fonds de 15 à 17 mètres. En face de la ville, sur le rivage continental, la pointe Trevor forme un excellent mouillage, que domine le piton d'Al-Argoub ; il en va de même plus au Sud pour la pointe Fisherman.

Les premières transactions commerciales que la péninsule de Villa Cisneros vit éclore datent de 1885 et sont dues à l'active et intelligente initiative de M. Emilio Bonelli, dont le nom est inséparable de l'établissement des Espagnols dans le Sahara occidental. Elles furent tout de suite très lucratives. Malheureusement, la médiocrité des ressources de la Société hispano-africaine ne permit pas de donner suite à ces brillants débuts : l'affaire tomba d'elle-même.

Par la suite, la Compagnie transatlantique vint ranimer cette activité commerciale, mais on s'accorde en Espagne à attribuer à trois causes la stagnation des affaires en ces parages : 1° l'état de guerre entre les Français et les tribus mauritaniennes, auxquelles sont venues peu à peu s'agréger les tribus du Rio de Oro, relevant du Protectorat espagnol ; 2° l'installation des Français à Port-Étienne, et la concurrence que ce poste a faite à Villa Cisneros ; 3° la pauvreté en bois, en eau et pâturages de la péninsule et des abords continentaux du Rio de Oro. Il est vrai que cette dernière

cause n'est pas spéciale à ces parages et qu'on en pourrait dire autant de toute la côte, ou peu s'en faut. On pourrait faire remarquer enfin que les impositions douanières qui frappent lourdement des produits aussi courants que la paille, l'orge et le pétrole, ne sont pas faites pour faciliter les relations.

Les factoreries de Villa Cisneros sont fort bien pourvues des marchandises européennes, sollicitées par les acquéreurs maures, et citées plus haut. Elles font aussi de nombreux achats aux caravanes locales.

Du Rio de Oro à la baie (Angra) de Cintra, un fond graveleux rend tout mouillage difficile. La baie de Cintra, en revanche, protégée par une ceinture de récifs, offre par ses deux chenaux que sépare un banc de sable et de pierres, un excellent mouillage. La région qui s'étend en arrière est sablonneuse et porte, dans la toponymie indigène, les noms d'Al-Matar, puis d'Imikli. L'ensemble du pays est dit Aguerguer. Elle se déverse par l'Oued Zammel (qui prend plus bas le nom d'Oued Togba) dans la baie de Gorreï. De nombreux puisards (oglet) d'eau douce jalonnent le cours de cet oued.

Plus au sud, le Morro Falcon, table de 45 mètres de hauteur, aux contours arrondis et au sommet aplani, domine la baie de Saint-Cyprien, dite aussi des « Tribulations » ou des « Épreuves » (Apuros) ; cette baie est d'un accès facile, mais les vents du nord-ouest et d'ouest-nord-ouest qui surviennent brusquement en rendent la sortie fort difficile et le séjour des plus dangereux pour les voiliers. Le cap Barbas la ferme par le sud. Entre les baies de Cintra et de Saint-Cyprien, il est à peu près impossible de débarquer à cause de la violence et de la largeur de la barre. Les Canariens s'y risquent pourtant quelquefois, non point à l'aide d'embarcations ordinaires, mais avec de petits bateaux plats, sortes de pirogues à double proue. La mer se

brise avec plus de fureur encore sur le cap Barbas et sur le promontoire Piedra de Galé qui lui fait suite. C'est en ce point, et spécialement sur l'îlot Virginie que sombra le croiseur *Jean-Bart*. On en a vu l'épave jusqu'à ces dernières années :

Les accidents géographiques qui, dès lors, se succèdent jusqu'au cap Blanc : pointe Los Roques, baie Sainte-Anne, cap Corveïro, mouillage Puerto Nuevo, récif El-Roquito, ne présentent aucun intérêt.

Avec le cap Blanc, la colonie espagnole touche à sa limite méridionale. Le cap Blanc termine une presqu'île de 50 kilomètres, dirigée nord-sud, et que la frontière franco-espagnole partage dans sa longueur. Le territoire espagnol fait face à l'océan ; le territoire français sur lequel s'élèvent les établissements de Port-Étienne borde la baie du Lévrier. La presqu'île du cap Blanc est étroite et sablonneuse et subit partout l'influence maritime. C'est peut-être, en partie, à ce voisinage de l'océan qu'il faut attribuer son défaut presque absolu de végétation, mais c'est plus vraisemblablement l'action des pêcheurs maures en quête de bois, ou des pasteurs en quête de pâturages qui en est la cause. C'est aux dunes de sable blanc, coupée de mornes gréseux, que la presqu'île doit son nom. Le cap lui-même est bordé de falaises ; un phare y a été allumé et fonctionne régulièrement depuis le 1^{er} septembre 1908. Le pied du phare (1) est entouré d'un mur élevé, séparé du phare lui-même par un chemin de ronde. La tour est située au milieu d'un bâtiment carré en terrasse comprenant : le logement d'un gardien européen, une chambre de passager, le logement de deux aides indigènes, des magasins et une pièce pour le téléphone et les appareils ordinaires.

Au centre se trouve une belle tour octogonale d'une superbe maçonnerie.

(1) GRUVEL et CHUDEAU, *A travers la Mauritanie*.

Le pied du phare se trouve à 25 mètres au-dessus du niveau de la mer, la galerie circulaire à 18 mètres et la lanterne à 20 mètres au-dessus du sol. Cette dernière se trouve donc à une hauteur de 45 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le feu qui est à éclairs et de quatrième ordre, à éclats équidistants de 5 en 5 secondes, est visible à une distance de 18 milles. Il est d'autant plus intéressant pour la navigation générale que c'est le seul qui existe sur la côte africaine depuis le parallèle des Canaries jusqu'à Dakar.

La région du Tiris, célèbre dans tout l'Ouest saharien par l'abondance, la richesse et la variété des pâturages, est aussi très bien pourvue d'eau. C'est là que se donnent rendez-vous, pendant la plus grande partie de l'année et depuis des siècles, les tribus de l'Adrar et du Trarza, les tribus du Brakna et du Rio de Oro. Sise surtout en territoire français, elle s'étend aussi partiellement dans le Sud du territoire espagnol. Elle est dominée à l'Ouest par le pâtre montagneux de l'Adrar Sottof.

II. — L'INDUSTRIE DE LA PÊCHE.

L'industrie de la pêche est la plus importante, pour ne pas dire l'unique raison économique qui ont amené les Espagnols à occuper la côte du Rio de Oro. Depuis plusieurs siècles, les pêcheurs canariens fréquentent cette côte, extrêmement poissonneuse; beaucoup d'entre eux vivent immédiatement du produit de la pêche; le surplus, grâce aux salines de l'archipel, est conservé et exporté, ce qui est encore une ressource pour toute une partie de la population canarienne. Il était donc indispensable que l'Espagne assurât le libre jeu de cette industrie nationale sur les côtes qui font face à l'archipel et dont les principaux mouillages sont constamment visités par les goélettes et

lanches canariennes. C'est à ce titre qu'elle a d'abord pris pied à Villa Cisneros, et par la suite, en plusieurs autres points de la côte, écartant ainsi toute concurrence dangereuse pour ses sujets canariens.

1. — *Les Poissons.*

Le poisson abonde sur les côtes du Sahara espagnol. Un très grand nombre d'espèces, appartenant tant à l'Atlantique nord et à la Méditerranée qu'au sud de l'Atlantique (Golfe de Guinée ou Côtes d'Amérique) y sont représentés. Cette variété dans la faune marine est due incontestablement aux courants divers qui, du sud et du nord de l'Atlantique se heurtent sur les côtes mauritaniennes, mais aussi sans doute aux conditions biologiques, spéciales aux eaux de ces côtes.

Parmi les principales et plus abondantes espèces de poissons qu'on y rencontre, il faut distinguer les espèces sédentaires de celles qui sont simplement de passage.

Parmi les premières, il faut citer :

Dentex canariensis, *Chacarona*, Denté canarien.

Diagramma mediterraneum, *Burro*.

Dentex vulgaris, *Bocinegro*, Denté commun.

Dentex filusus, *Sama*.

Sciæna aquila, *Corvina*, Ombre de mer.

Mustellus sp., *Tollo*.

Mugil chelo, *Lisa*, Chabot.

Pagrus auriga, *Hurta*.

Pagellus acarne, *Risso*, *Besugo*, *Pagre*.

Acanthias Blainvillii, *Risso*, *Galludo*, *Requin*.

Engraulis enchrasicolus, *Anchoa*, *Anchois*.

Merluccius vulgaris, *Merluza*, *Merlus*.

Mullus surmuletus, *Salmonete*, *Rouget*.

Umbrena cirrhosa canariensis, *Ombrine*.

Raja miraletus, *Raya*, *Raie*.

Solea vulgaris, Lenguado, Sole.
Sargus Rondeletii, Sargo blanco, Sargue.
Sargus fasciatus, Sargo briaio, Sargue.
Trigla lineata, Rubio, Trigle.
Sargus vulgaris, Sargo, Sargue commun.

Il faut y ajouter les requins des différents genres : *Carcharias*, *Lamna* et *Scyllum*, le *Zugana malleus* ou poisson-marteau, les chiens de mer enfin, qui quand ils atteignent le poids de 5 à 15 kilos sont préparés comme les poissons de chair plus fine.

Les espèces suivantes habitent plus spécialement les parages du Nord du Rio de Oro, entre l'Oued Dra et la presqu'île de Villa Cisneros.

Cantharus vulgaris, Chopa.
Serranus scriba, Vaqueta.
Muræna helena, Morena, Murène.
Conger vulgaris, Congrio, Congre.
Mullus barbotus, Salmon, Saumon.
Labrax lupus, Baila robalo, lubinar, Bar, loubine.
Rhumbus madeirensis, Rodaballo, Poulaine.
Rhinobatus columnæ.

Les parages du Sud, jusqu'au cap Blanc, sont fréquentés pour les espèces suivantes :

Serranus æneus, Cherne de ley.
Serranus caninus, Id.
Serranus gigas, Mero, Merlot.
Caranx dentex, Juré.

Quelques espèces ne fréquentent les côtes du Sahara espagnol qu'à intervalles réguliers.

On distingue, d'une façon générale, parmi ces espèces de passage :

Scomber eolias, Caballa, Maquereau.
Temnodon saltator, Anjova.

Pelamys unicolor, Tasarte, Sarde.
Thymnus vulgaris, Albacora, Germon.
Thymnus alulunga, A tun blanco, Thon blanc.
Thymnus thunnina, Tonina, Thon.
Exocætus acutus, Peç velador, Poisson volant.

Plus spécialement au nord de la baie de Cintra :

<i>Clupea pilchadus</i> , <i>Sardina leche</i> ,	} sardine, allache et sardinelle.
<i>Clupea madeirensis</i> , <i>Sardina de ley</i> ,	
<i>Clupea alosa</i> , <i>Longarona</i> ,	

Plus spécialement au nord du cap Fisherman :

Lichia glauca, Lirio.
Lichia radigo, Id.
Pagrus orphus, Lauriana.
Pagrus Ehrenbergii, Zapata.
Pagellus Canariensis, Garapello, pajel.
Corvina nigra, Berrugato.
Serranus gareensis, Avaia.

Dans les parages du cap Blanc :

Galoides decadactylus.
Otolithus brachygnathus, Melusa.
Otolithus nebulosus, Id.
Otolithus senegalensis, Id.
Solea vulgaris, Lenguado, Sole.
Zeus faber.
Cybium tritor.
Palamys sarda, Sarde.

On n'omettra pas, pour terminer, de citer la langouste qui abonde sur cette côte et jusqu'à cap Vert. Dans les parages à fond rocheux, compris entre l'Oued Dra et le cap Bojador, on trouve la langouste commune (*Palinurus vulgaris*, Latr.). La variété mauritanienne (*Grupel*) de cette espèce se rencontre du cap Barbas jusqu'au Sénégal. La délicate langouste royale (*Palinurus regius*) abonde à la

Puntilla Negra, à Gorrei, à Morro Falcon et au cap Blanc. Elle ne se rencontre pas au nord des Canaries, mais descend beaucoup plus bas jusque dans le golfe de Guinée.

2. — *Le Sel.*

Le sel se rencontre un peu partout, mais surtout le long de la côte. Les salines se continuent au delà du cap Blanc, en bordure maritime de la Mauritanie jusqu'à Saint-Louis. Leur richesse en teneur de sel augmente au fur et à mesure qu'on descend vers le sud. Les caravaniers maures l'apportent à divers mouillages espagnols, après l'avoir fait extraire par leurs captifs, leurs serviteurs ou leurs familles. Les deux salines les plus importantes sont : la sebkha d'Idjil, dans l'angle sud-est de la frontière franco-espagnole et où l'on s'approvisionne de l'Adrar ou de Kayes, de Villa Cisneros ou de Tindouf; elle est située par environ 22°30' de latitude nord, 15°30' de longitude ouest. La quantité de sel extraite chaque année de la sebkha d'Idjil est évaluée à 20.000 charges de chameaux, soit environ 3 à 4.000 tonnes.

On peut se rendre compte de l'importance de cette saline, en songeant aux moyens rudimentaires d'extraction, dont disposent les indigènes. La sebkha d'Idjil est, avec celle de Taoudéni, la plus importante saline du Sahara. Sa constitution géologique diffère de celle des sebkha de Taoudéni. Elle se rapprocherait plutôt avec ses quatre filons de sel gemme, séparés par des couches de vase argileuse, dure ou molle, de la constitution des salines du Trarza, et en particulier de celles de N'Térert.

La deuxième et importante saline du Sahara occidental est la sebkha de Tenouaka, extrêmement abondante par sa superficie et la richesse de la teneur de son minéral en sel; aux temps heureux de la domination portugaise, les commerçants lusitaniens y avaient édifié une usine-entrepôt, chargée d'approvisionner en sel leurs factoreries d'El-Msit.

C'est à El-Msit, en effet, que se faisaient les salaisons de poissons, de peaux, de beurre, et c'est là que les tribus du nord et du sud venaient se fournir du précieux minéral. C'est à tort que M. d'Almonte a voulu assimiler ces salines à Oualili, bien connu des auteurs arabes du moyen âge. Le savant colonel Gaden, gouverneur de la Mauritanie, a situé d'une façon péremptoire les salines de Oualili beaucoup plus au sud, dans la région d'Arguin (1).

En dehors de ces deux très importantes sebkha, les indigènes citent encore deux autres salines, dont l'exploitation, intermittente il est vrai, donne de beaux résultats : celle de Fares dans le Tiris, et celle d'Imlili dans le sud-est de Villa Cisneros.

Ce sel local présente généralement une couleur rosée, due sans doute à la fine poussière ferrugineuse apportée par le vent. Il est assez chargé de matières insolubles (1,8 à 2 p. 100) et de sulfate de chaux (1,4 à 1,5 p. 100). Il n'a, en revanche, que fort peu de sulfate de soude (0,18 à 0,19 p. 100).

Les arrivages de sel local sont trop irréguliers, trop dépendieux, et au surplus, sa pureté laisse trop souvent à désirer pour que les pêcheurs canariens puissent l'utiliser d'une façon constante. Aussi apportent-ils de leurs fles, sur leurs barques, la plupart du temps, le sel dont ils ont besoin. Ce sel provient surtout des salins de Janubio, en Lanzarote, et du sud de l'île de Grand Canaria. Il en est ainsi de même d'ailleurs sur toute la côte. Le sel des fles du cap Vert revient moins cher à Dakar, à Saint-Louis ou à Port-Étienne que le sel voisin des sebkha du Trarza, et au surplus, ce sel est beaucoup plus fin et beaucoup plus pur que celui de Mauritanie.

Mais il faut retenir ici que le poisson salé est à peu près uniquement destiné à l'exportation. Les indigènes maures

(1) Cf. *Les Salines d'Aouilil*, in *Revue du Monde musulman*, 1910.

et surtout noirs, ne consomment que le poisson séché, plus ou moins bien séché, d'ailleurs, et souvent quasi pourri, mais sans condiment étranger ou, en tout cas, à peine saumuré. C'est là une des causes principales de l'insuccès des pêcheries de Port-Étienne qui, en dehors de leur poisson d'exportation, se sont obstinées longtemps à faire du poisson salé pour la consommation nigritienne.

3. — *Les Pêcheurs maures (imraguen).*

Sur tout le littoral du Sahara espagnol, ainsi d'ailleurs qu'au sud, sur les côtes de notre Mauritanie, on trouve — très clairsemée — une population de pêcheurs, les « imraguen ». D'origine berbère, comme leur nom l'indique, mais la plupart du temps, surtout dans le sud, mêlés de sang noir, ces imraguen se consacrent à la pêche et en vivent exclusivement depuis un temps immémorial. Ils ont naturellement une vie et des mœurs spéciales, vivent dans les dunes de la côte en de petites tentes, ou dans des grottes et des excavations des falaises, et sont constitués en une caste fermée et qui est réduite à la condition de tributaire (*zenaga*). Ce sont généralement les tribus guerrières voisines qui sont leurs suzerains. Mais on compte aussi parmi ces derniers, des familles maraboutiques. Le tribut consiste en têtes de petit bétail, en pièces de guinée et même quelquefois en poisson.

Les imraguen en sont restés aux méthodes les plus primitives de pêche. Ils ne possèdent même pas, la plupart du temps, ces rudimentaires pirogues sur lesquelles, aux côtes sénégalaises, les pêcheurs oulof et lebou vont, à travers les brisants, chercher leurs poissons quotidiens. Cette rareté des pirogues s'explique sans doute par l'absence de tout arbre dans l'intérieur du pays. Ce ne sont pas les épineux (*gommiers, acacias, mimosas, etc.*) ou les euphorbes, qui pourraient fournir du bois à pirogue.

Les engins de pêche les plus courants sont le filet et la ligne pourvue d'hameçons, ceux-ci fabriqués sur place ou importés de Villa Cisneros, de Port-Étienne, ou des mouillages occasionnels des pêcheurs canariens. L'imragui procède à sa pêche de la façon la plus simple. Revêtu d'un sarraut, d'un caleçon ou tout simplement d'une ceinture de cuir, ou même de toile à voile, il entre dans l'eau jusqu'au nombril, puis marchant ou nageant, il jette son filet sur les bancs de poissons. Si c'est de la ligne qu'il use, il jette fort adroitement sa ligne au loin. Les eaux sont si poissonneuses que son attente n'est pas longue. Dans les parages de l'embouchure de la Seguia, par suite de l'abondance des roseaux, les pêcheurs usent souvent de cannes à pêche. A Argila et sur d'autres points, le harpon est employé pour la capture des dauphins et des autres grosses pièces.

C'est dans la mer même, au milieu des brisants, avec de l'eau jusqu'aux aisselles, que le pêcheur harponne habilement sa pièce.

L'usage du filet, rare dans le nord, est plus commun vers le sud. Il nécessite ordinairement le travail de deux hommes, mais un pêcheur adroit se suffit à lui-même, en attachant une extrémité à terre et en rabattant l'autre au rivage; on en trouve pourtant de deux sortes : les uns tout petits, proviennent du Sous ou d'échanges avec les Canariens et se manient comme des éperviers; les autres, plus grands, sont de fabrication indigène; les textiles (titarek, etc.) ne manquent pas, en effet, mais on y emploie aussi les fils de chanvre, de coton, ou des fibres d'écorce de baobab, achetés à Tarfaya, à Villa Cisneros ou à Port-Étienne. Les flotteurs ne sont autres que de petites calebasses ou des tiges de calotropis, évidés et séchés (euphorbe, fausse euphorbe, adrés, etc.). Les plombs sont remplacés par des morceaux de pierres, de briques, d'argile, etc.

Les imraguen ont coutume d'ouvrir leurs poissons par

le dos : ils enlèvent la tête et l'arête dorsale, les vident et les font sécher au soleil, soit sur les toits de leurs cases, soit sur des branches. Une fois secs, les poissons sont séparés : les meilleurs et plus beaux sont destinés à la vente, les autres réservés à la consommation domestique. Les nomades — ceux du moins pour qui le poisson n'est pas chose interdite par la coutume « tabou » en quelque sorte, — échangent contre ce poisson des hameçons et des lignes de la fabrication de leurs artisans (maallem), des vêtements, du grain, de la farine, des bestiaux. Ce sont surtout les tribus maraboutiques du Sahel qui font cette consommation de poisson ; cependant, quelques caravanes en portent jusque dans l'Adrar, où il est aussi bien accueilli. Quant aux imraguen, ils vivent du produit de la pêche : fraîche, quand on peut aller à l'eau ; sèche et de conserve, quand les fortes marées interdisent tout travail pendant plusieurs jours et quelquefois plusieurs semaines. Quand les réserves sont épuisées, on se rabat sur les produits de la faune marine, ordinairement dédaignés : anatifes, poulpes, crabes, oursins, et sur les divers mollusques : huîtres, moules, arapèdes, clovisses, etc. ; la faim aidant, on en arrive même à dévorer les cadavres de dauphins et de cachalots que le flot jette quelquefois sur le rivage.

Ce poisson, fort mal préparé, se gâte souvent par l'éclosion des œufs, déposés par les mouches ; plus souvent encore, les longues galeries, creusées par les anthrènes dans la mince couche musculaire, réduisent à néant la valeur comestible du poisson.

4. — *Les Pêcheurs canariens.*

Les Canariens possèdent une flotille de pêche d'environ 75 barques et goélettes, dont le tonnage varie de 25 à 60 tonneaux. Il faut y ajouter un petit bateau à vapeur, affecté exclusivement à la pêche. Le coût d'une barque était

avant la guerre, de 8.500 à 9.000 pesetas ; les plus grandes atteignaient 18 à 20.000 pesetas,

Les barques immatriculées à Lanzarote et à Fuerteventura comptent parmi les plus petites, et portent au plus 15 hommes d'équipage. Les goélettes de plus fort tonnage sont inscrites à Ténériffe et spécialement à Gran Canaria ; leur équipage toujours supérieur à 20 hommes est ordinairement de 25 hommes.

Les frais d'entretien mensuel par tonne, y compris l'amortissement, étaient comptés 30 pesetas environ.

Les équipages sont intéressés par les armateurs aux bénéfices de la Compagnie.

Jusqu'à ces dernières années, les équipages des goélettes canariennes étaient presque exclusivement recrutés dans les îles. Mais, depuis 1910, le nombre des matelots et surtout des mousses maures a considérablement augmenté. La cause en serait une disposition récente de la législation canarienne qui interdit aux mineurs d'embarquer comme mousses, afin de leur laisser la possibilité de suivre les cours scolaires. Cette réglementation a soulevé des critiques : on fait remarquer que le nombre des écoles de Fuerteventura ou de Lanzarote est absolument insuffisant, et que ces établissements sont plus ou moins bien répartis, de sorte que la plupart des enfants ne vont pas à l'école. Dès lors, ils courent la campagne et, n'ayant pas pris, dès leur jeune âge, contact avec la mer, se refusent, à l'âge légal d'embarquement, à adopter le rude et aventureux métier de marin et de pêcheur.

C'est donc avec les Maures, surtout imraguen, que les patrons de goélettes et plus spécialement la Compagnie Transatlantique ont comblé le déficit de leurs équipages et recruté leurs matelots, leurs sauteurs, leurs ouvriers de toute profession.

Une partie des barques sont façonnées en viviers et apportent leurs pêches à l'état de frais sur les marchés de

Santa Cruz, de Ténériffe et de Las Palmas, mais la plupart d'entre elles rapportent le poisson salé.

De quelque point qu'on parte des îles Canaries vers la côte saharienne, le vent est favorable par la constance des alizés. Les goélettes en profitent pour se diriger directement vers le littoral africain, puis longent la côte, le vent en poupe, en cinglant vers le sud, et en suivant les migrations de bancs de poissons. On connaît par la tradition les points favorables, et l'on y fait halte, en tenant compte des contingences de temps et de lieu.

Les pêcheurs experts connaissent en détail la côte saharienne et les fonds propices à la pêche. Un coup d'œil sur le littoral, un coup de sonde dans l'eau, leur suffisent. Ils manquent d'instruments et, au surplus, ne sauraient pas s'en servir. Aussi, par les temps de neige, de brume ou de fine poussière sableuse du Sahara voisin, ou quand les nuits sont très obscures, la barque va-t-elle à l'aventure, et si le matelot de quart s'endort, ce qui n'est pas rare dans ce dur métier, il arrive que l'équipage s'éveille sur les récifs. Ainsi poussés par le vent, de jour comme de nuit, et guidés par la seule sonde, les pêcheurs finissent par trouver des eaux relativement tranquilles, à l'abri d'un promontoire; ils jettent l'ancre et attendent, en ce mouillage de fortune, l'heure propice.

La pêche se pratique à la voile ou au mouillage, à une distance de la côte qui varie de 12 à 15 milles et par des profondeurs de 45 à 70 mètres. Chaque goélette ou balancelle est pourvue de deux grands canots qui s'éloignent au matin, à la recherche du poisson, sans perdre de vue le bateau-mère, et qui le rejoignent à la nuit.

Quand la pêche est abondante, la goélette s'approche de terre, dès avant le coucher du soleil, pour procéder au mouillage à la préparation du poisson ramassé pendant le jour.

On utilise comme appât tous les petits poissons pêchés,

et en plus, parmi les autres, la sardine, dite longarona, la chopá, le garapello, le hurta, etc.

Pendant les opérations de la pêche, les barques canariennes ne s'éloignent pas à plus de 30 milles du littoral saharien ; elles ne dépassent pas non plus vers le nord le 29^e parallèle, par crainte des pêcheurs indigènes, aussi pillards que pêcheurs, dont la limite méridionale d'action est l'embouchure de l'Ouéd Assaka (Oued Noun).

Les parages les plus fréquentés sont ceux compris entre le Rio de Oro et le cap Bojador, et même à la rigueur, le cap Juby. Plusieurs causes y concourent : les temps calmes ou les brises à peine sensibles qui règnent en ces lieux, de juillet à octobre ; la proximité des Canaries qui permet soit le transport rapide du poisson, à l'état de frais, soit l'achèvement des opérations de salaison ébauchées en mer ; enfin, la grande estime en laquelle les poissons de ces parages sont tenus sur les marchés espagnols.

Le long golfe du Rio de Oro lui-même est des plus fréquentés par les barques à voiles : il n'est en effet situé, par vent favorable, qu'à trois jours de navigation des Canaries, et, pour le retour, où il faut louvoyer jusqu'au cap Bojador, de six jours. Les pêcheurs viennent s'y approvisionner en appât ; on y trouve facilement, et en quantités considérables, ces grandes sardines qui constituent la meilleure des amorces pour la capture des grands poissons.

Le choix de cette presqu'île de Dakhla Sahariya est des plus heureux ; on peut en donner comme raison sa situation dans une zone relativement centrale et à proximité des parages poissonneux ; la sécurité de tout mouillage à l'intérieur de la baie ; la facilité d'accès, même pour les grands bateaux, du mouillage de Villa Cisneros, à l'abri de la pointe Durnford ; la possibilité pour une petite garnison d'occuper les forts d'une péninsule et d'y protéger efficacement et avec un minimum de ressources les pêcheurs et

saleurs canariens, et aussi des raisons plus générales qui valent pour toute la côte : la sécheresse de l'air, la constance des vents, une température modérée, la salubrité du climat. « Le jour, dit M. d'Almonte, où un phare facilitera l'accès de ce port, où la télégraphie sans fil le mettra en communication constante avec le monde du travail, où un môle bien conditionné permettra le chargement et le déchargement des navires, où les machines distillatoires de l'eau de mer distribueront largement le précieux liquide aux gens et à l'industrie, ce jour-là, on aura accompli un devoir national, en se mettant à même de tirer les plus opulents revenus de cette source incomparable de richesse maritime, offerte par la nature aux Espagnols. » On ne saurait dire mieux et souligner d'une façon plus nette l'absence de toute industrialisation sérieuse du Rio de Oro.

Les goélettes canariennes ont coutume de venir en grand nombre à la baie de Santa Ana. Elles fréquentent aussi en été la baie de l'Ouest, sise entre le faux et le vrai cap Blanc, qu'elles doublent rarement pour pénétrer dans la baie du Lévrier.

Jadis, les pêcheurs des îles se servaient d'hameçons à baguette. Aujourd'hui, ils pêchent beaucoup à l'aide de lignes à main ou à traîne. Quand ils opèrent près d'une plage limpide, ils utilisent les filets ou les nasses. Dans les eaux de profondeur régulière, les bouliers, les trémails, les filets « à ombres ou à chiens de mer », comme on dit en Andalousie (corvinales, cazonales), donnent de bons résultats.

Au filet, on capture les chabots et autres espèces du genre cotte qui se présentent généralement en bancs de plusieurs centaines de mètres de longueur, de 25 à 30 mètres de largeur et d'un mètre d'épaisseur. Quand on les rencontre en quantités aussi abondantes, la pêche peut être de plusieurs milliers de kilos. Il en va de même pour la pêche de l'ombre de mer, ou du « tasarte », des coups de filet heureux en ont rapporté chacun 8.000 kilos, les coups

de 3 à 4 tonnes sont communs au printemps. Ils sont, en général, pour la nuit, de 2 à 3.000 kilos. La pêche de la sardine est des plus fructueuses. Les deux canots d'une goélette en ont ramassé, en un jour, de l'espèce « longarona », 30 à 40.000, faisant un poids de 6.500 kilos. Il est arrivé souvent qu'un groupe de trois hommes, pêchant à la ligne, capturent en une heure, 500 kilos de poisson blanc.

On peut ramasser beaucoup de langoustes du début d'avril à la mi-octobre. Plus tard, il devient impossible de les transporter en Europe, parce que l'eau froide les tue et que la grosse mer embrouille leurs pattes et en provoque la fracture, ce qui amène leur mort. Dans les zones où ils élisent leur domicile, on les trouve en quantités considérables. Il est arrivé qu'un patron de balancelle, fort habile en son art, il est vrai, et muni de 16 trémails de 50 brasses, en a pris, en une nuit, 1.200. Ce patron estimait qu'une campagne, consacrée à cette seule pêche, pourrait en rapporter 15.000. En 1913, de la baie du Lévrier et des parages environnants, il a été expédié en France 200.000 langoustes environ.

Les poissons étant généralement très mêlés, les pêcheurs les ramassent indistinctement, sans prendre la peine de les séparer. Ils les coupent et les salent aussitôt, en tenant compte de la grandeur du squelette et de l'épaisseur de la masse charnue. Ils ouvrent le poisson à la partie proéminente du ventre, dans le sens de la longueur et prolongent l'incision jusqu'à la face interne de la peau du dos. Ils remplissent de sel l'ouverture, puis donnent quatre estafilades dans la partie la plus charnue, perpendiculairement à la longueur et les remplissent de sel. Ce travail se fait rapidement. Le poisson se conserve ainsi préparé, tout l'été, en boutique.

C'est aux Canaries mêmes que se termine la préparation du poisson. On ouvre et dépouille certains de leur arête

centrale ; ils prennent ainsi l'aspect de morues. On coupe les autres en bandelettes. Lorsqu'il est complètement desséché, il est mis en vente, et s'écoule facilement dans les classes peu fortunées de l'archipel.

La grande variété et l'abondance du poisson sur les côtes du Sahara espagnol a déterminé la formation de plusieurs entreprises, dont la fortune a été inégale.

En 1882, se constitua la Société intitulée « Pêcheries canario-africaines », qui avait pour base l'île Graciosa, voisine de Lanzarote et qui avait été octroyée à l'un de ses membres. Les efforts de cette Société, dirigée par le marquis de Viluma, joints à ceux de Galli et Cie, aboutirent à de grandes pertes qui provoquèrent l'abandon de ces entreprises. Quelles en furent les causes ? A cette époque, les connaissances sur la faune de cette partie du Sahara étaient fort incomplètes, et au surplus, on n'avait que des données erronées sur l'existence des espèces propres à la préparation de la morue. En outre, les organisateurs négligèrent de recourir à la coopération des éléments techniques locaux. Ils ne tinrent pas compte des contingences du climat, des fonds sous-marins et de l'extraordinaire abondance du poisson en certaines occasions. Enfin, ils n'étudièrent pas suffisamment les exigences des marchés, telles que la grosseur et le poids des ballots, les formes usuelles des paquets sur les places, etc. On eut encore des déboires avec des filets de traîne et de grand prix qui, chargés de poissons, se rompirent sur les fonds rocheux. Les palangres, acquis en grand nombre, donnèrent des résultats désastreux, autant par la quantité du poisson capturé que par l'abondance des requins et autres espèces voraces, qui mangeaient palangres et poissons.

Les méthodes de préparation du poisson, empruntées servilement aux usages d'Écosse, de Norvège et de Terre-Neuve pour la salaison et le séchage de la morue, se révé-

lèrent insuffisantes. On aurait dû tenir compte de la différence de climat et de latitude, et se dispenser de louer fort cher des matres-saleurs d'Écosse qui, complètement dérouterés en dehors de leurs zones de travail accoutumées, ne rendirent aucun service.

Par la suite, en 1905, une autre Société se constitue à Madrid aux fins d'exploiter de même les riches bancs du littoral saharien. Les noms les plus illustres de la noblesse espagnole s'y intéressèrent. Les mêmes défauts d'ignorance et d'imprévoyance, la même absence de méthode et d'esprit critique firent échouer l'entreprise.

En somme, la réussite n'a couronné jusqu'à ce jour que les efforts de petites usines d'industriels canariens. Ils achètent directement le poisson aux pêcheurs et aux patrons de goélettes, et le traitent immédiatement dans leurs usines de Las Palmas. Les derniers apprêts du poisson salé s'effectuent dans des séchoirs mécaniques, où les conditions atmosphériques sont distribuées et réglées à peu près convenablement. L'État a vu d'un bon œil le développement de cette industrie et l'a favorisée par l'octroi à l'exportation d'une prime importante. Aussi les produits commencent-ils à jouir d'une certaine vogue dans quelques marchés européens, et surtout sur le littoral de la Guinée espagnole, où les transportent à dates fixes les paquebots de la Compagnie anglaise Elder, Dempster and C^o.

Au Rio de Oro, la Compagnie Transatlantique de Barcelone joint, à ses services ordinaires de navigation, une branche industrielle de pêche et de salaison.

« La Société précitée de Pêcheries canario-africaines était en liquidation, et la factorerie de Rio de Oro en complète déconfiture, quand la Compagnie Transatlantique de Barcelone, déférant à des indications d'auguste origine, passa outre à toute considération de gain, et releva généreusement le prestige espagnol devant les Maures. Elle remit à flot le crédit commercial diminué et, loin d'abuser de

la chute de la Société, traita avec elle dans les meilleures conditions de justice, d'honnêteté et de magnanimité. La Compagnie a évolué avec beaucoup d'adresse au milieu des difficultés du début. Elle s'est efforcée, d'ailleurs avec succès, d'échapper aux exigences du fisc, dont la voracité inconsidérée avait fait tant de mal à l'entreprise du marquis de Viluma, Galli et Cie, traitée plus mal que ne l'aurait été une Société étrangère. »

Mais cette entreprise n'a acquis, malgré tout, qu'une extension peu importante. L'aide que lui ont donnée les Pouvoirs publics est à peu près nulle : et il faut reconnaître que sans môle, sans eau douce et sans phare ; pourvue de connaissances superficielles sur l'hydrographie et l'ichtyologie locale et, au surplus, gênée par une réglementation tracassière et désuète, la Compagnie Transatlantique ne saurait donner qu'un essor des plus limités à ses entreprises de pêche et de préparation de poisson.

Elle possède, à proximité de la falaise escarpée et du môle de pierres sèches qui prolonge la pointe Mudge, une vaste enceinte comprenant patios et locaux couverts et constituant son usine de préparation de poisson. Un ponton, le *San Luiz*, ancré en permanence à la pointe Durnford, sert de magasin général. On y entrepose aussi bien les ballots de poissons secs, prêts à être exportés que les marchandises qui arrivent d'Espagne et qui sont apportées directement par les grands vapeurs de la Transatlantique qui font le service de la Guinée espagnole. Une goëlette, le *Rio de Oro*, propriété de la Compagnie, effectue le cabotage avec les îles Canaries. Cette Compagnie utilise aussi d'ailleurs, à l'occasion, le courrier mensuel, confié aux petits vapeurs qui assurent les communications entre les Canaries et le Rio de Oro.

Deux balancelles et plusieurs canots constituent actuellement la flottille de pêche de la Compagnie ; mais les balancelles de la matricule des Canaries apportent, en outre, sou-

vent, à ses pêcheries, le poisson capturé par elles et encore à l'état de frais.

La préparation du poisson dans cette usine de la pointe Mudge s'effectue avec beaucoup de rapidité et d'adresse. A peine les canots de pêche abordent-ils au môle que les ouvriers, armés de leurs couteaux d'écorcheur, se saisissent des poissons, jetés incontinent sur le parquet du môle, les ouvrent avec prestesse, les vident et leur enlèvent l'arête dorsale. Les foies des plus grosses pièces sont réunis en un tas séparé, les détritiques qui, en moyenne, atteignent le quart du poids total du poisson, sont rejetés à la mer. Dès que le poisson a reçu cette préparation préliminaire, on le transporte dans des charrettes à bras au premier patio de l'usine, où une foule d'ouvriers maures, et même quelques femmes, le dépouillent de ses nageoires, donnent quelques incisions aux plus grosses pièces, leur font subir à tous un lavage d'eau salée par le jet d'une pompe puissante, les salent prestement en leur évitant, autant que possible, le contact des mouches, toujours nombreuses ici, et les entassent en énormes monceaux, où ils s'aplatissent et prennent la forme habituelle de la morue sèche.

Des foies, on tire, au moyen d'appareils fort simples et d'un usage antique, une huile qui passera dans le commerce sous le nom d'huile de foie de morue et des diverses émulsions.

Le poisson, aussitôt salé, est porté sur des terrasses spéciales, aussi loin que possible du sable, qui imprègne toutes choses au Sahara. Ces terrasses doivent être parfaitement propres et protégées contre l'abondante rosée nocturne, qui viendrait délayer à l'eau douce le poisson. Au matin, on balaye soigneusement ces terrasses remplies d'eau, et le soleil les sèche rapidement. Les poissons ouverts et salés y sont étendus. On les retourne une fois par jour au moins; on les estime suffisamment secs au bout d'une semaine environ. A ce moment, le poisson a perdu

la moitié approximative du poids qu'il avait fraîchement salé. Pendant la nuit, le poisson insuffisamment sec est empilé sur la partie la plus élevée des terrasses et couverts avec des bâches et des prélaris.

Le poisson bien séché passe par des moules où, avec une légère pression, on lui donne la forme de blocs prismatiques rectangulaires, que des couturières maures enveloppent de gaines de toile d'emballage.

Le poids du ballot est de 50 kilos.

C'est l'espèce dite « cherne », dont le poids de l'unité est de 5 à 10 kilos, qui fournit la meilleure morue africaine.

L'ombre de mer a une chair excellente qui conserve sa blancheur, même salée et séchée. Cette abondance charnue fait obstacle à sa dessiccation, et la graisse rancit au soleil. Deux procédés sont en usage pour parer à ces inconvénients : le premier consiste à amincir la masse charnue, en enlevant de larges bandes ; le second consiste à mettre le poisson sous presse, au sortir de la saumure ou après une première salaison, pour profiter de l'huile produite par la pression. L'ombre de mer atteint ici 1 m. 50 de long et 60 kilos. Celles qui pèsent 14 à 16 kilos sont tout à fait communes.

Pendant longtemps, on prépara le poisson à la saumure, il était ensuite expédié en barils sur la Guinée espagnole. Cette préparation défectueuse est tombée en désuétude et, à l'heure actuelle, la Compagnie Transatlantique ne l'exporte que sous la forme de morue.

Le prix courant du ballot de 50 kilos était, à Fernando-Po, avant la guerre, de 20 pesetas, avec une majoration de 50 p. 100 pour les espèces « cherne » ou « sama », ou une légère diminution (20 p. 100) pour l'espèce « chacarona ».

Le prix courant d'une tonne de poisson salé et séché, de provenance canarienne ou africano-saharienne variait, à la même époque, de 450 à 500 francs dans les ports de la

Guinée espagnole. Celui du poisson fumé, de 600 à 650 fr. Le stockfish de Norvège, 8 à 900 francs la tonne.

La statistique du ministère d'État pour 1909 relate que la quantité de poisson, exportée du Rio de Oro par navire, et préparée sous les trois formes : salée (prédominante), marinée en saumure, et séchée, se montait à 2.400 tonnes. En 1913, on n'exportait plus de poisson en saumure, à cause des risques fréquents d'avarie.

M. d'Almonte observe que le poisson pourrait être préparé de plusieurs autres manières au Rio de Oro. Le thon et le « tasarte » (qui ressemble à la bonite en plus fin) pourraient être endaubés dans une saumure spéciale (escabeche) ou dans l'huile. On pourrait aussi présenter sous la même forme de nombreuses et délicates autres espèces de poissons à chair blanche : bars, loubines, soles, rougets, pagres, chabots, etc. ; les sardines gagneraient à être aménagées en conserves ; les langoustes à être préparées en boîtes de fer blanc, au naturel.

Des vessies natatoires de plusieurs espèces de gros poissons, ainsi que de la peau des raies, on pourrait tirer une excellente colle.

Les peaux de chiens de mer sont aussi délaissées, dont on devrait tirer parti.

Des innombrables têtes de poisson, qu'on rejette actuellement à la mer, on pourrait tirer, après un traitement convenable, six à huit litres d'huile par quintal. Le résidu constituerait, comme on le sait, un excellent tourteau ou engrais de poisson. Ce même traitement pourrait être d'ailleurs appliqué avec gain aux espèces comestibles ou sans valeur.

D'après M. d'Almonte, l'exploitation méthodique et rationnelle de ces richesses ichthyologiques devraient produire d'importants revenus, mais toute entreprise de ce genre doit être pourvue de gros capitaux.

III. — LA POLITIQUE ESPAGNOLE DANS LE RIO DE ORO.

C'est en 1882 que l'attention des milieux éclairés et industriels espagnols se porta, pour la première fois et d'une façon positive, sur le littoral saharien. A cette date, en effet, se constitue la Société des Pêcheries canario-africaines du marquis de Viluma et de Galli, qui, après de sérieux efforts, devait échouer lamentablement.

C'est peu après 1884 que remonte l'occupation officielle, ou quasi officielle, du Sahara espagnol. A cette date, la Société espagnole de Géographie commerciale prit possession, au nom de l'Espagne, de la côte saharienne comprise entre les caps Bojador et Blanc. La même année, au dire de M. d'Almonte, dont nous citons ou résumons le texte, le représentant de cette Société, D. Emilio Bonelli, fonda, dans la presqu'île de Dakhla es-Sahria, Villa Cisneros, chef-lieu de la colonie, qui, ultérieurement et avec un caractère officiel, reçut le nom de Rio de Oro.

Ce même D. Emilio Bonelli organisa, avec un plein succès, en 1885 (1), deux expéditions commerciales sur le Tiris et l'Adrar Souttouf. Ces expéditions furent confiées au Maure rifain Mohammed Al-Madani, qui parcourut de longs trajets, prenant des notes sur la configuration des contrées qu'il traversait et préparant des traités commerciaux avec les Maures les plus riches. Durant son voyage, Al Madani vit de grandes agglomérations de campements maures, avec plusieurs milliers d'animaux. Il visita le grand marabout Saad Bouh, frère de Ma-l-Aïnin, en son centre, établi dans un beau pâturage, à une vingtaine de kilomètres au sud-est du puits d'Arouilas ou Agaïlas, un des meilleurs du Tiris.

(1) En cette année, M. Bonelli exerçait les fonctions de commissaire royal. (Note de l'auteur.)

L'année suivante (1886), la Société espagnole de Géographie commerciale organisa et envoya dans le Sahara une mission d'exportation composée de trois Espagnols : le commandant du génie, D. Julio Cervera ; le professeur de la Faculté des sciences, D. Francisco Quiroga ; et le consul D. Felipe Rizzo ; de deux Arabes de la compagnie des tirailleurs du Rif et de divers Maures du Sahara, de rangs variés. La mission partit de Villa Cisneros et, après avoir traversé le Tiris et la grande sebkha d'Idjil, atteignit le puits d'Al-Aouij, où s'étaient porté Ahmed ould Mohammed ould Aïda, chef de la tribu des O. Yahia ben Othman, et souverain de l'Adrar. Il était accompagné de nombreux personnages de cette région et aussi des chefs les plus importants des tribus qui parcourent la zone comprise entre les parallèles des caps Bojador et Blanc. Au campement, sis près de ce puits, furent signés ou auraient été signés deux traités : l'un, d'annexion à l'Espagne de la zone précitée, dans la partie comprise entre l'Atlantique et la limite occidentale de l'Adrar Tmar ; l'autre, de reconnaissance du protectorat espagnol sur cet Adrar.

En même temps, un autre consul espagnol, D. Jose Alvarez Perez, parcourait la côte comprise entre le fleuve Dra et le cap Bojador, débarquant dans les mouillages les plus importants et nouant des relations amicales avec les Maures. Les chefs des tribus les plus importantes, entre celles qui parcourent la Seguia al-Hamra et le pays compris entre l'Oued Chebika et le cap Bojador, avaient, dit M. d'Almonte, donné procuration à un Maure notable pour qu'il déclarât en leur nom devant le notaire de l'Arrecife (île de Lanzarote) qu'ils se plaçaient sous la protection espagnole.

Une autre Société qui se constitua encore, en 1905, en vue de l'exploitation des richesses ichthyologiques du littoral saharien n'eut pas plus de succès, malgré les appuis officiels qu'elle trouva dans le monde officiel et dans l'aristocratie espagnole.

C'est la Compagnie générale Transatlantique qui, comme on l'a vu, a recueilli sa succession. Mais les quelques goélettes et canots qu'elle emploie à la pêche ne font nulle concurrence aux Canariens, qui restent toujours les maîtres de la place.

Pratiquement, l'occupation effective du Sahara espagnol en est restée là jusqu'en 1913. Les goélettes canariennes continuèrent à fréquenter les côtes mauritaniennes, soit pour y faire quelque commerce avec les Maures, aux mouillages que nous avons cités antérieurement, soit surtout pour y exercer leurs pêches fructueuses, mais l'autorité espagnole représentée par deux ou trois officiers et un ou deux pelotons de soldats, resta cantonnée à l'abri des surprises, et sans essaimer, dans son préside de Villa Cisneros. Tout au plus, peut-on citer quelques excursions rapides sur la terre ferme, que les officiers, profitant de périodes de tranquillité, effectuèrent rapidement parmi les tribus attachées à Villa Cisneros par des nécessités commerciales. Un de ces voyages, effectué par M. Benz, l'actuel chef de la colonie, fut même poussé jusqu'à Atar (Adrar), peu après notre occupation de cette contrée.

On a vu plus haut en quoi consistent les établissements de Villa Cisneros. Ajoutons qu'une infirmerie mixte, installée ces dernières années, rend de grands services, tant à la population indigène qu'aux pêcheurs canariens.

Malheureusement, l'eau potable fait défaut à Villa Cisneros comme d'ailleurs à Port-Étienne. Les machines distillatoires ne donnent que fort peu d'eau, et souvent d'ailleurs avec des interruptions qui causent les plus vives inquiétudes. « Les Maures, écrit M. d'Almonte, l'implorèrent continuellement comme une aumône; les pêcheurs canariens la demandent fréquemment avec angoisse; l'industrie de la préparation du poisson, sous toutes ses formes, en a un besoin absolu, si l'on veut qu'elle prospère... »

Les coloniaux espagnols se plaisent à reconnaître en ces

diverses, quoique incomplètes, améliorations, de Villa Cisneros, et surtout dans la tranquillité politique dont jouit le pays, l'œuvre du lieutenant-colonel Benz y Arzandona, gouverneur politique et militaire de Rio de Oro. Ce haut fonctionnaire, qui semble avoir voué sa vie à cette colonie, est un de ces officiers espagnols, — trop peu nombreux, — qui savent manier les musulmans, les apprivoiser, et jouer même d'une politique d'association sous des formes que nous, Français, n'admettrions pas. On se plaît à le reconnaître dans la péninsule. M. d'Almonte, notamment, apprécie ainsi son œuvre : « D. Francisco Benz, en gagnant l'amitié des naturels du pays, en participant à leur vie, en explorant en leur compagnie le territoire de son commandement, a rendu sympathique au plus haut point le nom de l'Espagne en ces contrées. Sous son autorité, Villa Cisneros a bénéficié de notables améliorations, aussi bien pour le développement de l'œuvre officielle que par la construction extra-muros de quelques logis de maçonnerie dont l'usage gratuit est concédé à des familles maures, que leurs bons services ont rendues dignes d'une telle récompense. »

L'histoire du Rio de Oro est toute politique ou plus exactement, toute diplomatique. Elle n'est que le récit des tractations que l'Espagne a conclues avec la France à son sujet, au fur et à mesure que nos armes progressaient en Mauritanie et éveillaient en Espagne, avec quelques inquiétudes, le désir de faire avancer la délimitation de leur Sahara. Cette délimitation, commencée en 1900, s'est continuée en 1904, et s'est terminée en 1912.

Le traité de 1900 qui mettait fin à de nombreuses contestations, tranchait la question de frontières, non seulement du Rio de Oro, mais encore de l'enclave du Rio Mouni.

En ce qui concerne le Rio de Oro, cette délimitation ne concernait que les frontières du sud et du sud-est. Elle

laissait au territoire français l'Adrar, dit Tmar, et la sebkha d'Idjil. La frontière, qui passait à 30 kilomètres à l'ouest d'Idjil, et le contournait, remontait ensuite vers le nord le long du méridien 14°20' de longitude, jusqu'en un point que des diplomates ne spécifieraient pas, pour ménager sans doute les susceptibilités marocaines.

Ce traité fut salué en France et par l'opinion modérée espagnole avec beaucoup de joie. Il était également avantageux pour les deux parties et donnait à chacune et sans crainte de complications possibles, son entière liberté d'action.

Il a pourtant été critiqué dans les termes les plus amers par les africanistes espagnols. Ils vont jusqu'à accuser M. Delcassé de la plus noire duplicité. Voici le résumé, d'après M. d'Almonte, de ces reproches adressés à la diplomatie française :

« C'était en 1900, les Gouvernements espagnol et français négociaient sur les limites de leurs respectives possessions dans le Sahara. Le ministre français des Affaires étrangères, M. Delcassé, affirma formellement, au cours des échanges de vues, que « depuis plus de dix ans, l'Adrar « Tmar était occupé par les Français, qui l'avaient colonisé et défendu contre les attaques des Touareg ».

« L'unique Adrar que la France venait d'occuper, en 1900, était l'Adrar des Iforas, englobé dans les régions occupées par les tribus touareg et énormément éloigné de l'Adrar Tmar.

« Les relations des voyages dans l'Adrar Tmar du capitaine d'état-major Vincent, en 1860; de Soleillet, en 1880; et de Blanchard, en 1900, étaient imprimées alors et à la portée de tous. On y pouvait en lire le résultat négatif, en ce qui concerne le point de vue de l'extension de la domination française sur ce territoire.

« Quand les négociateurs espagnols eurent admises pour

vraies les allégations spécieuses de Delcassé (il est avéré que dans le Livre Rouge correspondant ne figure aucun document qui prouve ce qui fut affirmé par le ministre français), quand le traité eut été signé le 27 juin 1900, il survint alors des événements qui établirent et prouvèrent avec la clarté du plein midi, l'irréalité de la prétendue domination française, dans l'Adrar Tmar, avant 1900.

« En 1905, le fonctionnaire français, M. Coppolani, se dirigeait vers l'Adrar Tmar à la tête d'une expédition importante. Les Maures le surprirent et le massacrèrent en chemin. Les Français attribuèrent cette catastrophe aux intrigues de Ma-l-Aïnin. L'entreprise de Coppolani remplit de fureur les Maures du Sahara, et une guerre d'escarmouches et de surprises commença alors. La mort de Coppolani fut suivie par le sanglant combat de Tijikja, lieu situé au sud de l'Adrar Tmar et à plusieurs journées *en dehors*. Par la suite, se produisirent les allées et venues de fervents marabouts entre le Maroc et l'Adrar précité. Les Musulmans, en prévision de l'invasion française, se fournissaient au Maghreb d'armes et de munitions. Après le calme relatif de 1907, survint la destruction de trois détachements français à Damana, Aslat et El-Moanoun, et plus tard, la mort d'un lieutenant et de dix spahis.

« Une forte colonne, sous le commandement du colonel Gouraud, s'organisa au Sénégal. Le groupement le plus méridional de l'Adrar Tmar (Oujeft) fut occupé le 22 décembre 1908. Suivit une série de combats, où Gouraud et ses subordonnés triomphèrent brillamment d'un ennemi valeureux et tenace. Les principaux villages de l'Adrar furent pris. Le souverain de ce territoire et chef de la tribu Oulad Yahia ben Othman dut prendre la fuite. Cette campagne, glorieuse pour les armes françaises, ne fut qu'ignominieuse pour Delcassé, convaincu devant l'Histoire, d'avoir failli à la vérité. *L'Adrar Tmar prétendu occupé, défendu et colonisé par la France*, selon le Ministre men-

teur, avant 1900, *commença seulement à entrer sous la domination française à la fin de 1908.*

« Je n'émettrai aucun jugement sur le procédé Delcassé. Je me bornerai à rappeler que, lorsque Napoléon I^{er} commença à ourdir la série d'intrigues qui eurent pour dénouement la sanglante et longue guerre de l'Indépendance espagnole, Talleyrand, l'insurpassable diplomate, se trouva en complet désaccord avec l'orgueilleux empereur. A cette occasion, il lui rappela qu'on tolère à un homme du monde beaucoup de défauts et de vices, mais qu'on ne lui pardonne jamais de tricher au jeu. Le César corse s'irrita contre le clairvoyant diplomate et l'union se relâcha entre les deux hommes. Quand le tzar russe, admirateur du colosse militaire, le vit ainsi sous l'aspect d'un hypocrite intrigant, il changea son admiration en mépris. Une fois de plus se réalisa le songe de Nabuchodonosor. Le géant s'écroula en poussière.

« Dans le traité de 1900 (1), il y a des détails qui sont de ceux que les peuples lisent et se rappellent en leur temps. L'espérance reste que l'avenir réparera et compensera les fautes du passé. Qu'il en soit ainsi ! »

Les coloniaux espagnols regrettaient surtout, en l'occurrence, l'abandon de l'Adrar, avec lequel ils avaient signé, en 1886, peu après leur installation officielle dans le Rio de Oro, une sorte de traité d'amitié qui, du reste, ne leur conférait aucun droit sur ce pays. Tel était bien le sens que lui donna alors la diplomatie espagnole, puisqu'elle ne le signifia pas aux puissances étrangères et notamment à la France, voisine et principale intéressée. Aussi, presque aussitôt après, les Français en concluaient à leur tour un autre avec les mêmes chefs de l'Adrar. Cependant, fidèles à une politique qui datait de loin, puisqu'elle était l'œuvre

(1) Et aussi dans le traité de 1912. (Note de l'auteur.)

des gouverneurs du Sénégal, à savoir les voyages et tractations de Léopold Panet (1850) ; de Vincent, capitaine de l'état-major de Faidherbe (1860) ; de Bou-I-Mogdad, interprète de Faidherbe (1860-1861) ; de Paul Soleillet (1880) ; de Camille Douls (1885), les Français continuaient à étendre méthodiquement leur influence dans le pays.

C'est l'époque des voyages et explorations de Ch. Soller (1887), de Léon Fabert (1891-1894) ; de Gaston Donnet (1893-1894), de Blanchet, Derems et Jouinot-Gambetta (1900).

Ainsi donc, au dire des coloniaux espagnols, dans cette délimitation des zones d'influence, d'une part, l'ignorance ; de l'autre, chez nous, la mauvaise foi. C'est faire peut-être trop d'honneur à la diplomatie française. Si les assertions de M. Delcassé sont réelles et bien telles que le rapporte l'auteur, — ce que je n'ai pas pu vérifier — elles n'impliqueraient pas forcément la duplicité. Beaucoup de coloniaux estimeront simplement que la compétence et la documentation sahariennes de notre diplomatie valaient alors celles de la diplomatie espagnole.

Au surplus, pourquoi les coloniaux espagnols justifient-ils à leur tour, et pour leur propre compte, le reproche d'ignorance qu'ils adressent à leur diplomatie. En 1900, ce n'était pas l'Adrar des Iforas que la France venait d'occuper, mais l'Adrar du Touat (Oasis saharienne du Sud algérien).

Voici l'opinion plus modérée des milieux coloniaux autorisés, sur ce traité de délimitation : « Nous trouvons que l'Espagne a obtenu plus que son inaction lui aurait permis d'attendre, mais nous ne le regrettons pas, étant données les relations entre les deux pays. » (*Bulletin du Comité de l'Afrique française*, août 1900.)

Le traité de 1900 n'avait pas été livré à la publicité, mais une carte qui fut portée à la connaissance du public, avait permis d'en saisir les grandes lignes et ouvert les discussions.

La Convention du 3 octobre 1904, dont rien ne fut livré à la publicité, ne put donner lieu à aucun commentaire. On a su toutefois, par la suite, qu'elle apportait un nouvel élément à la délimitation du Rio de Oro et de la Mauritanie. La frontière qui montait le méridien 14°20' était arrêtée au parallèle 26° et le longeait vers l'est jusqu'au 11° de longitude. De là, elle remontait ce 11° méridien, mais tombait dans le vague, toujours à cause de la proximité du Maroc. Elle laissait donc, en territoire français, les importants points d'eau et pâturage de la région de Zemmour.

Le traité du 27 novembre 1912 est venu achever cette délimitation. « Au sud du Maroc, dit l'article 2, *in fine*, la frontière des zones française et espagnole sera définie par le thalweg de l'Oued Dra, qu'elle remontera depuis la mer jusqu'à sa rencontre avec le méridien 11° ouest de Paris; elle suivra ce méridien vers le sud jusqu'à sa rencontre avec le parallèle 27°40' de latitude nord. Au sud de ce parallèle, les articles 5 et 6 de la Convention du 30 octobre 1904 (vue plus haut) resteront applicables. »

Le même traité fixait également les limites de l'établissement de Santa Cruz de Mar Pequeña (Ifni), au nord de l'Oued Dra.

De nouveau, les récriminations des coloniaux espagnols se sont fait entendre :

« La publication du Traité franco-espagnol de 1912, dit M. d'Almonte, a aggravé la situation dans le Sahara. Les fortes et vaillantes tribus de l'Oued Noun et du Tekna savent bien que leur organisation spéciale est foulée aux pieds et maltraitée par les exigences excessives de l'une des parties contractantes et par les inexplicables condescendances de l'autre. En traitant « *ce qu'on doit faire* » pour instaurer une vie de paix dans ces territoires, je reviendrai avec plus de détails sur les circonstances de ce Traité. Elles démontrent, une fois de plus, la vérité du proverbe connu : « *L'avidité rompt le sac.* »

Ces critiques sont au moins prématurées. Nos relations avec les Tekna d'Oued Noun, tant du côté marocain que du côté mauritanien, se bornent encore, à l'heure actuelle, à un échange plutôt minime de correspondances et à des tentatives d'approvisionnement par-dessus les montagnes de l'Atlas ou les sables du désert. « L'organisation spéciale » de ces tribus, pour parler comme M. d'Almonte, est loin d'être foulée aux pieds : d'abord ce n'est pas la « manière » de la politique française, chose que M. d'Almonte peut, à la rigueur, contester, mais il devra bien admettre que des pieds — même les nôtres — auraient bien de la peine à fouler ou même à effleurer, des organisations, dont plusieurs centaines de kilomètres les séparent.

..

Nous n'avons pas eu à nous louer de l'attitude des Espagnols du Rio de Oro pendant la durée de la guerre. Sous la direction du très distingué gouverneur de la colonie, le lieutenant-colonel Benz y Arzandona, ils ont eu une politique indigène extrêmement active, ce qui était assurément leur droit, mais qui fut nettement et constamment dirigée contre nous. A quels mobiles obéissaient-ils ? A des sentiments germanophiles, ou plus simplement au désir, la France étant supposée vaincue, de se substituer à elle dans la suprématie du Sahara occidental ? A ces deux mobiles peut-être.

Toujours est-il que, au cours de la guerre (30 juin 1916), le commandement du Rio se transportait de Villa Cisneros au point plus central, politiquement, de Tarfaya, s'installait sur la côte même, dans les locaux restaurés de Mackenzie, sous le nom de « Zone méridionale du Protectorat espagnol au Maroc. Délégation du Haut-Commissariat au cap Juby, » et tentait, par des cadeaux de diverses natures, une action d'approvisionnement très sérieuse sur les indigènes, et particu-

lièrement sur les Ahel Ma-l-Aïnin. Leurs relations avec Mohammed Laghdaf, Khalifa de l'Extrême-Sud marocain, au nom de son frère, le prétendant El-Hiba, furent toujours cordiales. Le jour vint où, à la grande surprise et au chagrin des autorités françaises du Maroc et de la Mauritanie, on vit le commandement espagnol sortir de la neutralité et servir d'intermédiaire entre les Allemands et les Maures, les uns et les autres nos ennemis, pour verser aux seconds de la part des premiers des mensualités considérables, et même leur fournir des armes et des munitions.

Plus tard, en 1917, lors de son expédition sur les côtes du Sud marocain, le consul allemand Probst avait promis un million aux Ahel Ma-l-Aïnin. Ceux-ci percurent, par l'intermédiaire de Tarfaya, 400.000 francs en billets espagnols, qu'ils ne purent, du reste, tous écouler et ont encore partiellement en mains. Ils ne se gênent pas, au surplus, pour accuser les Espagnols d'avoir gardé le reste.

Le paiement de ces mensualités cessa brusquement avec la défaite allemande en octobre 1918. Il y eut évidemment une forte surprise dans les pensées et les prévisions du commandement de Tarfaya, et, d'ailleurs, le désarroi des Allemands, à ce moment-là, explique suffisamment l'arrêt du versement des fonds.

L'autorité espagnole annonce alors ouvertement la victoire des Français et affecte, pour se mettre à couvert, d'exercer des poursuites contre le commerçant canarien et le disciple des Ahel Ma-l-Aïnin (Mohammed Salem ould Saliki) qui servait d'intermédiaire attitré entre les Allemands et Mohammed Laghdaf.

Ce revirement des Espagnols fut interprété nettement par les tribus comme la consécration de la défaite allemande et, dès novembre 1918, une importante délégation de chefs Regueïbat se présentait à Atar, et livraient la plus grande partie des chameaux de soumission, qui leur avaient été imposés, et qu'ils avaient jusque-là différé de fournir.

Quant aux indigènes, que seules les libéralités espagnoles incitaient à la tranquillité, ils ne tardèrent pas à s'agiter. Mohammed Laghdaf, très atteint par la suppression de ses mensualités, suppression d'autant plus sensible qu'elles ne lui étaient pas remises en argent, mais en marchandises : farine, riz, sucre, huile, pièces de cotonnade, intrigue, sans succès d'ailleurs, auprès des tribus Tekna pour qu'elles tentent d'obtenir l'évacuation de Tarfaya. Et voici peut-être là le juste châtement de la politique espagnole : il a fallu pour pouvoir continuer à vivre en paix avec Mohammed Laghdaf et ses bandes, recommencer à leur verser des mensualités qui, cette fois sans doute, ne sortent pas toutes du Trésor allemand. Ce dernier arrangement paraît avoir été conclu en mars 1918.

Les Espagnols ont profité ou tenté de profiter de cette circonstance pour procéder à l'occupation de leur enclave d'Ifni, au nord du Dra. Il est à remarquer, en effet, qu'en 1918, ils ont fait, dans toute leur zone marocaine, acte d'occupation. Partiellement effective dans le détroit de Gibraltar, elle s'est réduite dans le sud, semble-t-il, à une simple démonstration.

Dans la zone d'Ifni, le voilier *Rio de Oro*, de la Compagnie Transatlantique, croisait, en fin mars, devant la côte. Trois Espagnols et quatorze indigènes Izerguïin (Tekna) en descendirent et prirent contact avec les Aït Ba Amran. Ils n'avaient d'autre but, prétendaient-ils, que de commercer avec les tribus, en vertu des droits qu'ils détenaient des anciens sultans et d'Al-Hiba.

A cette nouvelle, les Aït Ba Amran accoururent à Ifni. Ils reçurent des Espagnols quelques cadeaux en nature, mais très déçus de ne trouver ni armes ni munitions, ils contraignirent les étrangers à se rembarquer sans délai. Devant cette attitude hostile, les Espagnols reprirent la mer le lendemain. Le *Rio de Oro* croisa une semaine encore devant Ifni. Il y fut rejoint par un croiseur espagnol

venu de Las Palmas, apportant sans doute l'ordre de surseoir encore à l'occupation du littoral atlantique. Les deux navires reprirent ensemble la route du cap Juby.

Dans l'entourage d'Al-Hiba, cet incident avait produit le plus grand bruit. Le prétendant, comprenant que les tribus n'étaient pas favorables à l'établissement des Espagnols chez elles, désavoua toute relation avec les Européens, et les Aït Ba Amran en profitèrent aussitôt pour interdire tout contact avec les Espagnols.

En vertu de ces ordres, divers bateaux espagnols qui, durant l'été, ont paru devant Ifni, n'ont pas pu entamer de communications avec la terre.

En dernier lieu, une mission dirigée par un officier, accompagné d'un fils et d'un neveu de Hamadiould Beïrouk, personnage important de l'Oued Noun, et de partisans Izerguiin (Tekna), quitta Tarfaya, au début de mars 1919, pour se rendre, par la voie de terre, à Ifni. Le matériel devait être transporté par bateau. Il est difficile de savoir, à l'heure actuelle, si cette tentative d'occupation a abouti, mais on peut en douter.

En même temps, des bruits défavorables, issus de Tarfaya, recommençaient à courir sur le compte des Français. On les représentait comme chassés du Tafilelt; on ajoutait qu'en somme la lutte entre Alliés et Allemands s'était terminée par coup nul, puisqu'en tous lieux on voyait des consuls allemands à côté des consuls français, etc. Ce bruit et le retard de l'action marocaine dans l'Oued Noun, que les nomades attendaient comme conséquence de notre victoire, produisirent une impression défavorable. En fin mars, on pouvait constater un glissement vers le nord des tribus Regueibat en instance de soumission. Et, par la suite, si ces pillards incorrigibles n'osèrent pas descendre sur la Mauritanie, avec laquelle ils étaient en négociations, plusieurs d'entre eux ne se gênèrent pas pour se joindre

aux incursions habituelles de leurs frères Tehalat et Oulad Lahsen sur les confins du Soudan.

La propagande espagnole produisait des effets analogues chez les Oulad Delim, tribu qui nomadise à cheval sur le Rio de Oro et sur la haute Mauritanie. Une députation d'entre eux, qui avait demandé à être reçue à Atar (Adrar mauritanien) remonta vers le nord sans donner suite à ses projets. Il est vrai que cette tribu resta tout de même pacifique à notre égard, mais le contact d'appriivoisement était rompu.

Au début de 1919, on a pu assister dans le voisinage de Port-Étienne, au faux cap Blanc, au lieu dit Guervant, à l'installation d'une pêcherie. C'est une filiale de la maison Guedes, de Las Palmas, dont on a pu voir, au cours des hostilités, le nom inscrit sur les listes noires. Ce nom ne fut rayé d'ailleurs que sur les instances du Gouvernement britannique. Il ne semble pas que cette maison se soit lavée, à nos yeux, de la suspicion dont elle fut l'objet.

On ne saurait dire encore si cet établissement espagnol de Guervant a quelque chance de succès. Il est, en tout cas, assez fréquemment visité par des officiers ou par des agents de la maison.

Il faut croire que les autorités espagnoles du Rio de Oro ne sont pas sans préoccupation, malgré toute cette politique plus ou moins active, et malgré toutes ces intrigues, puisqu'encore en fin 1919, ils laissent ou font courir le bruit du prochain retour des Allemands, — leurs amis dans l'esprit des indigènes, — et que, au surplus, pour se protéger contre des rezzous éventuels des Tekna d'Oued Noun, ils auraient donné des armes à leurs alliés Izerguïn, non toutefois sans se faire remettre quatre otages qu'ils gardent à Tarfaya.

Pour être impartial, il faut signaler les services éminents que l'autorité de Rio de Oro a rendus, en janvier et en mars 1918, pour le rachat des équipages et des passagers de deux vapeurs alliés.

Au début de janvier 1918, le vapeur français *Oued Sebou* était canonné et coulé par un sous-marin allemand à 15 milles au sud-ouest du faux cap Bojador. Plusieurs passagers y perdaient la vie. Toutefois, une centaine d'hommes, comprenant surtout des tirailleurs sénégalais, mais aussi plusieurs Européens dont l'équipage du bateau et le médecin convoyeur, D^r Carretier, pouvaient arriver jusqu'à terre et tombaient aux mains d'un groupe de Regueibat, accompagnés de quelques Delim et Tekna, non ralliés, qui venaient de s'établir depuis quelques semaines dans l'Imrikli, et y avaient fait d'importantes cultures de blé et d'orge.

Du Maroc et de la Mauritanie, on s'occupa immédiatement de leur rachat; le Maroc y réussit assez facilement par l'envoi d'un officier de renseignements, qui traita directement et rapidement avec les Maures, et put remmener avec lui les naufragés, non sans qu'ils eussent enduré pendant plus d'un mois de cruelles souffrances. Le médecin-major Carretier a publié de cette aventure, dans *le Bulletin de l'Afrique française* (juin 1918), une pittoresque relation. Il est regrettable que son inexpérience des choses maures et les conditions déplorables où il se trouvait, ne lui aient pas permis de nous rapporter des renseignements intéressants.

Un résultat inattendu de cette aventure fut de semer la brouille entre les Ahel Ma-l-Aïnin et ces campements Regueibat, Al-Hiba voulait se faire livrer les naufragés, mais les indigènes n'entendaient pas lâcher une si belle prise; le rachat fut vivement mené, à la barbe de l'envoyé d'Al-Hiba. Par la suite, celui-ci put néanmoins entrer en possession d'une partie de la rançon.

Quelques tirailleurs noirs restaient toutefois captifs des tribus. C'est ici que se place l'intervention du lieutenant-colonel Benz. Il s'entremet avec beaucoup de zèle auprès des campements maures et put arriver un par un à les re-

couvrir tous. Expédiés sur Las Palmas, ces tirailleurs libérés étaient tous rentrés chez eux, avant la fin de l'année.

A la suite de ces bons offices, le lieutenant-colonel Benz a été fait officier de la Légion d'honneur.

Ajoutons que le Gouvernement royal espagnol, désireux de donner au Gouvernement de la République les preuves de sa bonne volonté et « de son grand désir de voir les intérêts des deux zones du Protectorat de Rio de Oro considérées comme identiques », décida de supporter les frais occasionnés par la libération des naufragés.

La seconde intervention espagnole concerne le vapeur italien *Luigi*. Le 7 mars 1918, ce vapeur faisant route sur Dakar, était poursuivi au canon par un sous-marin ennemi, à 30 milles environ dans le sud du cap Bojador. Son commandant échouait le navire à la côte et se réfugiait à terre avec l'équipage. Tous aussitôt étaient capturés par des indigènes des tribus Oulad Delim et Oulad Tidrariin accourus sur le rivage au bruit du canon.

Ce combat naval avait eu des témoins : c'étaient quelques pêcheurs canariens qui l'avaient observé du bord de leurs goélettes et se hâtèrent de rentrer chez eux et d'organiser une véritable expédition (24 goélettes), qui procéda au dépeçage méthodique du *Luigi*.

On finit tout de même par penser au sort des malheureux naufragés. Agadir et Tarfaya prévenus tentèrent immédiatement de les racheter. Les efforts français furent vains, car quand l'officier, envoyé d'Agadir, arriva sur les lieux et entama des négociations, les naufragés avaient déjà été enlevés par les envoyés de Mohammed Laghdaf et d'Al-Hiba, et emmenés à plusieurs journées de marche vers le nord.

Les autorités espagnoles de Tarfaya surent utiliser avec beaucoup d'habileté leurs bonnes relations avec Mohammed Laghdaf. Elles purent, moyennant rançon et non sans

danger, puisqu'un officier espagnol fut victime d'une tentative d'assassinat, se faire rendre les 32 marins du *Luigi*, et les évacuer en quelques semaines sur Las Palmas.

Un dernier marin, blessé, était resté sur place en tribu. Les goélettes qui travaillaient suivant leur pittoresque expression, au « sauvetage » du *Luigi*, purent négocier et obtenir sa délivrance, et le ramener avec elles aux Canaries.

* *

Les tribus maures qui peuplent le Rio de Oro se ramènent à quatre grandes Confédérations : les Oulad Delim, les Regueïbat, les Tekna et les Aroussiin.

Les *Oulad Delim* sont d'origine arabe et nomadisent le long de la côte, de la baie d'Arguin à la Seguia el-Hamra. Ce sont d'incorrigibles pillards. Ils s'efforcent maintenant à vivre en bons termes avec les Français et avec les Espagnols, chez qui ils possèdent également des terrains de culture.

M. d'Almonte fait, sur cette tribu, les observations suivantes :

« Le chef de la fraction Oulad Bou Amar (des Oulad Delim), bien que de naissance guerrière, s'est fait marabout et est aujourd'hui l'un des plus influents du Sahara espagnol. Son amitié avec la famille de Ma-l-Aïnin paraît très étroite et son autorité bien marquée sur toute la tribu. Il se nomme Ahmed Baba ould Eli Saloum Assamar ould Omar.

« Le chef des Oulad Loudeïkat est Ahmoïin Al-Aroussi ould Chiia, prototype du gentilhomme brigand, analogue à ceux qui infestaient l'Europe aux pires temps du moyen âge. Il y a quelques années, allié à d'autres chefs du Tiris et de l'Adrar Soutouf, il soutint avec désavantage le choc de divers rezzous de zenaga soumis à la France, bien armés de fusils Chassepot et Gras par les commerçants du Sénégal.

Plus tard, ayant acquis à son tour des fusils Chassepot, grâce aux Adrariens, il put organiser des forces et constituer un danger pour les pasteurs du Tasiast, du Tijirit et de l'Inchiri. Finalement, Ahmed Baba, qui exerce sur lui une influence réelle, le fit sortir des confins de la Mauritanie et l'amena à lui, dans la zone septentrionale du Sahara espagnol.

« Ahmolin est secondé dans ses expéditions par ses fils El-Buen et Othman (que les Espagnols appellent Ezmen). Son frère, Mohammed Mahmoud, qui a coutume d'aller fréquemment à Villa Cisneros, est un des Maures qui connaissent le mieux le désert entre le Tiris et la Seguia el-Hamra. Un autre Maure, grand voyageur, de cette tribu, est le nommé Ali Mbarek.

« Des Maures fort connus à Villa Cisneros, de la tribu Oulad Kheligi, sont les nommés Abd Er-Rahman (marabout), Ches, Al-Bekkaï et Daï. »

Les *Regueïbat* sont d'origine berbère et nomadisent en arrière des Oulad Delim, de l'Adrar mauritanien à l'Oued Dra et à l'Iguidi. Ils se divisent en Regueïbat du Sahel (de l'Ouest) et Regueïbat du Tell (de l'Est). Les premiers, dont la sebkha d'Idjil est à peu près le centre de rayonnement, sont en grande partie soumis aux Français; les autres continuent leur vie de pillards et de rapinés. Les uns et les autres n'ont que peu de relations avec les Espagnols, encore qu'un certain nombre de leurs pâturages soit sur le territoire du Rio de Oro, mais l'action espagnole n'arrive pas jusqu'à eux. Un seul marabout regueïbi, de quelque importance il est vrai, Abd El-Fettah, fréquente assez assidûment Villa Cisneros.

Les *Tekna* sont les habitants berbères d'Oued Noun (capitale Glimim); mais un certain nombre de leurs tribus sont arabisées, arabophones et nomades, ou du moins

semi-nomades. Ce sont celles-là, et particulièrement les Izerguïn et les Azouafid, qui descendent du nord, passent l'Oued Dra et se répandent en territoire espagnol jusqu'à la Seguia et même jusqu'à Villa Cisneros. Les Espagnols entretiennent avec eux de cordiales relations, comme on a pu le voir plus haut. M. d'Almonte dit spécialement :

« Quelques-uns de ces Maures sont très connus aux Canaries, où ils ont coutume de venir sur les goélettes de pêcheurs, apportant du charbon et du bétail et remportant des vivres, des étoffes et d'autres marchandises courantes chez le peuple tekna. Parmi ces Maures, sont très connus les nommés Al-Bachir ben Beïrouk, le caïd Ahmed Baïda, Abd el-Kheï (astucieux marchand, dont les traits sont plus ceux du Juif que du Maure) et un vieillard, appelé Ibrahim, surnommé par dérision « le petit chien » (Cachorro). »

Mais c'est surtout Khalil ould Habib ould Beïrouk qui est leur homme de confiance. Ce représentant de la famille des Beïrouk, maison princière du petit État semi-indépendant d'Oued Noun, a partie liée avec les Espagnols. Leur plan commun serait de placer Khalil à la tête de toutes les tribus Tekna, et de mettre le nouvel État reconstitué sous le protectorat de l'Espagne. Ce sont là des visées fantaisistes évidemment; trois obstacles dirimants, dont chacun d'eux suffirait : les tribus, le Makhzen, la France en empêchent la réalisation.

Un des cousins de Khalil, Hommod ould Mohammed ould Beïrouk, a tenté d'ailleurs de jouer la même partie avec les autorités françaises du Maroc ou de la Mauritanie. Il a été éconduit poliment : Hommod a peut-être le pied à l'étrier, mais il est incapable de se mettre en selle ; tous ces Ahel Beïrouk n'ont plus aucune influence réelle dans le Tekna. Ils peuvent être de bons agents de renseigne-

ments et rendre même d'importants services locaux. Ils méritent d'ailleurs des égards parce qu'ils représentent un nom et une tradition de fidélité au Makhzen, mais c'est tout. Les Espagnols ont tort de s'y tromper.

J'ai fait sur chacune de ces trois Confédérations : Oulad Delim, Regueïbat et Tekna d'Oued Noun, une monographie quelque peu détaillée, qui a paru dans *le Bulletin du Comité de l'Afrique française* (mai à août 1915), et a fait l'objet, peu après, d'une édition spéciale de ce Comité. Je n'y reviendrai donc pas ici.

Les *Aroussiïn* sont beaucoup moins importants. Tribu d'origine arabe, ils ont été ruinés politiquement et numériquement par les luttes intestines, leurs guerres avec leurs voisins et leurs cousins jusqu'aux fleuves Sénégal et Niger. Leur territoire de parcours s'étale sur la basse vallée de la Seguia el-Hamra. Quelques fractions en débordent quelque peu et nomadisent de l'Oued Dra à la baie de Saint-Cyprien. Le centre religieux de la tribu est le tombeau-sanctuaire de Sid Ahmed Al-Aroussi. L'action espagnole n'a eu que peu de prise sur ces grands nomades arabes, insaisissables et fuyant sous la main comme le sol du désert.

A ces quatre principales Confédérations, il faut ajouter des fractions guerrières Oulad Bou Sba et Oulad Yahia ben Othman, des fractions maraboutiques essaimées du Trarza et de l'Adrar et de menus campements zenaga (tributaires), ou haratines (affranchis et fils d'affranchis).

Les Oulaḍ Bou Sba appartiennent à une tribu du Houz de Merrakech, qui descend vers le sud depuis plus d'un siècle et qui, dans cet exode qui l'a amenée jusqu'à Saint-Louis, a semé sur sa route de multiples campements. Le Rio de Oro en a sa part (Arsous, Demmouissat, Oulad Baggar, etc.), comme la Mauritanie qui lui fait suite.

Les Oulad Yahia ben Othman sont la grande tribu guerrière de l'Adrar mauritanien. Quelques-uns de leurs cam-

pements nomadisent par intermittence, dans l'hinterland espagnol.

Les tribus maraboutiques suivantes : Ahel Barik Allah, Tadjakant, Larlal, Ideï Boussat et Tinouajib, dont le gros nomadise dans le sud, l'est ou le nord du Rio de Oro, essaient quelquefois jusque dans les pâturages de ce dernier territoire.

Les campements zenaga et haratines n'ont pas de vie politique indépendante ; ils se rattachent à la tribu suzeraine à qui ils paient tribut. Ne méritent une mention parmi eux que l'importante fraction *Tidrariin*, dont le principal personnage, Mohammed Mesquif, est un familier des Espagnols, et les pêcheurs *imraguen*, que nous avons déjà vus et qui vivent échelonnés le long de la côte. C'est de ces Imraguen qu'est constitué en grande partie le millier d'habitants qui forme l'agglomération de Villa Cisneros.

P. MARTY.

Dakar, 10 février 1920.